

L'ARMÉE SERBE RESSUSCITÉE

On admit toujours en stratégie qu'une armée rejetée à la côte était une armée perdue. Il était réservé aux Alliés de montrer la caducité de ce vieux principe, que la maîtrise de la mer permettait le sauvetage d'une armée en déroute, son transport et sa réfection à des centaines de milles du lieu de sa défaite.

Ainsi, la conservation de l'armée serbe représente une opération d'une haute portée stratégique ; il n'y a plus de limites à la conquête ; jamais une armée d'invasion, eût-elle conquis un pays jusqu'à ses côtes, ne sera assurée contre un retour offensif de l'ennemi, si celui-ci tient la mer. La maîtrise maritime tient de plus en plus à devenir le facteur stratégique prépondérant et l'avenir de toute coalition semble bien désormais devoir être sur l'eau.

Lorsque l'armée serbe commença la tragique retraite qui la conduisit aux rives de l'Adriatique, les Alliés se préoccupèrent de sa conservation. Parmi les différentes solutions qui furent discutées, le Conseil de guerre adopta Corfou comme lieu de réfection. L'occupation de l'île fut décidée, la France l'effectua.

Dans la nuit du 10 janvier, les chasseurs alpins, que nos croiseurs avaient transportés, débarquaient sans coup férir ; l'occupation se fit sans incident.

Bientôt un système de protection parfaitement étudié mettait la rade de Corfou à l'abri des incursions ennemies : une base maritime était créée, l'évacuation pouvait se faire.

Il fallait assurer le transport le long de côtes ennemies, à proximité de la base autrichienne de Cattaro, d'une armée désorganisée de cent cinquante mille hommes, et sauver les débris de son matériel et de sa cavalerie.

Les troupes avaient afflué au petit bonheur entre Durazzo et Vallona. Ce fut en ce petit port, avec des moyens de fortune

précaires et insuffisants, que se fit l'embarquement, en faisant flèche de tout bois.

Un cruel dilemme se posait : si le temps était beau, l'embarquement était rapide et sûr, mais la navigation dangereuse, une mer plate favorisant les attaques de sous-marins.

Si le temps se gâtait, la route ne risquait plus d'être troublée, mais l'embarquement devenait difficile, souvent impossible.

Un temps splendide favorisa l'opération. Grâce aux très sérieuses mesures de protection que prirent les marines alliées, aucune attaque ne put avoir lieu. Le dévouement de tous vint à bout de l'énorme tâche. En un mois, l'armée serbe toute entière fut en sûreté ; on sauva tout ce que l'on put de matériel et de chevaux, sans avoir perdu ni avarié un seul navire. La marine pouvait être fière de l'œuvre accomplie.

Il fallait à présent reconstituer l'armée ; soigner ces malades, vêtir ces soldats dépenaillés ; nourrir ces bouches affamées, rendre la vie et l'unité à cette troupe débandée.

Les médecins de la marine et des missions se dépensèrent inlassablement. La mortalité diminua rapidement. Hélas ! plusieurs médecins ont payé de leur santé, et même de leur vie, leur héroïque dévouement.

Par milliers les vêtements, le linge, les chaussures sont venus. Des centaines de tonnes de chocolat, de lait, de farine s'amoncellent sur les quais et sont dirigés dans les camps de l'intérieur par auto-camions.

La mission militaire française se réservait la tâche de l'organisation de l'armée. Des camps spacieux furent créés dans les endroits les plus salubres. Peu à peu l'armée se reforma, s'éduqua : elle possède, à présent une âme et la certitude de la victoire.

J'en donnerai pour témoignage une visite à laquelle voulut bien nous convier récemment la mission française au camp de Mavrotika.

Une pinasse de la direction du port nous emmène un après-midi. Le ciel très pur, d'un pâle bleu vénitien, se fond à l'horizon dans une mer calme, que ride à peine une brise folle.

Sur la côte très verte, à peine tachée par des massifs de cyprès, le soleil s'épand en larges nappes d'or. Derrière nous, la côte d'Albanie se teinte en violet, et des pics neigeux scintillent comme des cabochons de cristal.

Après une heure de route, la pinasse nous débarque au long d'un appontement récemment construit. Un chaland automobile anglais chargé de barriques est accosté. Sur la plage, une panneterie est installée, reliée par auto-camion avec le camp situé à quatre kilomètres. Une auto nous emmène.

Le camp de Mavrotika est installé dans une plaine en pente douce, qui vient mourir sur une plage de sable fin. Une rivière aux eaux troubles et paresseuses coule au milieu d'oliviers plusieurs fois séculaires.

Un colonel serbe nous reçoit. C'est un homme jeune, au visage intelligent, aux yeux actifs et volontaires. Il a les épaules carrées, le torse puissant, bien pris dans un uniforme khaki au col de velours noir. Il marche avec un léger balancement du corps, harmonieux.

Il s'exprime en français avec difficulté ; un grand sourire découvre ses dents lorsqu'il cherche un mot qui fuit.

Sous les arbres, de petites tentes de toile brune abritent chacune quatre hommes. Les propriétaires savent égayer la simplicité sévère de leur logis, soit au moyen de jardinets dessinés avec des pierres, soit en plantant des haies de branches d'olivier. Cet instinct de coquetterie est un sûr garant du bon moral. Des couvertures, des pièces de linge sèchent au soleil.

Autour des tentes, des soldats quittent, pour nous saluer, leurs travaux et leurs plaisirs. L'un d'eux, le pied emmaillotté, répare une primitive guzla dont le manche en col de cygne est sculpté au fer rouge. Un large sourire éclaire sa face rude et bronzée, taillée à coups de serpe.

Plus loin, une section a établi son réfectoire. Un monticule de terre battue forme table. Un surtout de galets et de boîtes de conserves vides assure l'horizontalité et la sécheresse. Une haie d'oliviers clôt cette rustique salle à manger dont le plafond est le grand ciel bleu.

Sur la plage, où viennent doucement mourir les vagues, des hommes se baignent avec des cris et de grands rires.

Le colonel tient absolument à nous recevoir autour de sa tente, et ses ordonnances nous apportent des tasses d'un café turc qui, pour être fait dans ce décor champêtre, n'en perd ni son arôme, ni son goût.

— Nous avons ici vingt mille hommes, dit-il. Chaque régiment est séparé, mais le chef de la division, du haut de ce pla-

-teau que vous voyez, a sous les yeux tout son monde, tant c'est bien agencé. Tous les soirs, nous faisons une heure de défilé, au son de la musique. Bientôt nous augmenterons la durée de cette marche, et nous la ferons avec les sacs. Mais, venez voir mes soldats !

En montant sur le plateau, il nous faut admirer les cuisines, les marmités qui ronronnent sur des feux de sarments, goûter la soupe.

Un rauque commandement retentit à notre arrivée sur le front des troupes, et des centaines de voix clament une phrase brève :

— Ils nous souhaitent la bienvenue, sourit le colonel.

Le régiment est là sous nos yeux. Au centre du tertre, la musique est massée. Une dizaine d'exécutants, clarinettes, saxophones et caisse. Son chef, tout à l'heure face à nous, battra la mesure d'un geste saccadé, peut-être trop évocateur des figures qui ornent les orgues de Limonaire, aux baraques de foire.

Tout le long de l'après-midi, cette fanfare joue. Le Serbe aime la musique, comme toutes les races un peu rudes. Je me souviens de chœurs à quatre voix, exécutés, le soir, par un groupe d'officiers serbes que nous transportions, il y a quelque temps. Une mélodie plaintive, soutenue par les basses, montait lentement et s'éteignait.

En colonne par quatre, les compagnies tournent en rond, autour de la musique, avec des haltes fréquentes.

Au signal du colonel, le défilé commence, sur un air étrange, sautillant, rythmé à deux temps par des coups de caisse, et qui rappelle certaines danses du *Prince Igor* et les danses paysannes de la *Pastorale*.

L'alignement des hommes est parfait, les attitudes superbes. Jeunes pour la plupart, ils respirent une santé robuste, cambrent la poitrine en lançant le pied gauche en avant au coup de caisse qui marque le pas de parade.

— C'est une chanson populaire de chez nous, que ce défilé, dit le colonel. Ils aiment ce chant d'amour et de mort. N'est-ce pas qu'ils sont bien !

L'orgueil du chef n'est que justifié. Les compagnies se succèdent dans la même impeccable tenue. C'est vraiment une jolie troupe.

— Vous allez maintenant assister à la prière qui termine la journée; ensuite nos hommes sont libres.

Sous les oliviers, le régiment est massé, sans armes. Au centre la musique et, devant elle, le pope auquel fait face l'officier de service.

Majestueux et lent, un hymne s'élève, plane longuement, et meurt sur un accord. Tous se découvrent. Le pope lit la prière, bénit la troupe avec son crucifix. De nouveau l'hymne retentit. Derrière nous, un coq chante. Et je ne puis m'empêcher de faire un émouvant rapprochement entre la prière douloureuse d'une armée qui a perdu son pays et le chant victorieux du coq gaulois : « Tu vaincras. »

Nous avons pris congé du colonel avec des compliments élogieux. Dans le soir qui tombe, l'auto nous emporte vers Corfou par l'intérieur.

La route traverse d'abord une plaine fertile, cultivée en vigne et céréales, pour escalader ensuite une colline par des lacets interminables.

Voici le col. Devant nous s'étend la plaine au bout de laquelle est Corfou. L'auto plonge par des crochets vertigineux, dominant des ravins tout verts d'oliviers, filant le long d'immenses cyprès. Dans une flambée de soleil, l'Achilleion, tout blanc sur sa colline, fait une tache éblouissante dans la verdure. Un drapeau tricolore claque à la brise du soir.

Doucement la lumière va diminuant, et la campagne, aux rayons du soleil couchant, se teinte en rose très pâle, un rose fané de vieille tenture. Bientôt s'y mêle du mauve et cela fait un accord parfait avec cet or de vieux brocart qui va demeurer comme une pédale d'harmonie jusqu'à la nuit.

Modulant doucement, visant au mauve et puis au gris d'argent, l'accord de couleurs s'éteint pianissimo. Très loin, au delà de la mer intérieure, les cimes neigeuses de l'Albanie brillent encore d'un reflet rose. Dans le soir qui tombe, le parfum de milliers de fleurs monte de cette terre de soleil, s'alliant harmonieusement à la lumière qui meurt.

Une clarté laiteuse s'étend sur la campagne; au zénith Jupiter brille comme un lampadaire perdu, veillant sur l'armée qui s'endort dans le rêve glorieux de la Serbie reconquise.